Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

28 | 2018

Varia

Souvenirs d'Athènes [1894]

Pierre Paris

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/8079>

DOI : [10.4000/anabases.8079](https://doi.org/10.4000/anabases.8079)

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 9 novembre 2018

Pagination : 325-340

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Pierre Paris, « Souvenirs d'Athènes [1894] », *Anabases* [En ligne], 28 | 2018, mis en ligne le 09 novembre 2020, consulté le 20 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/8079> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/anabases.8079>

SOUVENIRS D'ATHÈNES

École d'Athènes, Mars 1883.

ÉBARQUÉ hier au Pirée, j'ai fait aujourd'hui mes premières dévotions à la divine Athènes; je veux noter ici mes impressions premières.

Demain, pour longtemps, pour toujours peut-être, je m'affublerai du nom pédant d'archéologue — combien le vieux mot pittoresque d'antiquaire sonne mieux à mon oreille! — je me plongerai dans les livres et l'histoire; je chercherai, comme je le dois, comme il me plaira d'ailleurs de le faire, le comment et le pourquoi des choses, la raison de mes sentiments, la légitimité de mes admirations. Aujourd'hui j'ai voulu m'abandonner bonnement, sans réflexion, à la joie de regarder et de voir; j'ai marché presque à l'aventure, dévorant tout de mes yeux novices, bien largement ouverts, et voici : ébloui de lumineux soleil et de marbres dorés, extasié de formes pures, enivré des souvenirs classiques remontés en bouillonnant du fond de ma mémoire, je viens ce soir fixer le souvenir d'une de mes plus heureuses journées.

Je m'assieds pour la première fois à cette table, où d'illustres camarades se sont assis avant moi, dans cette École célèbre, objet de mes rêves les plus lointains et de mes plus lointains désirs... J'ai tout à l'heure aux êtres chers laissés là-bas écrit mes tendresses; j'ai tâché d'endormir la peine encore cuisante de la séparation au récit de mes joies nouvelles d'Athénien; et maintenant, qu'ils me pardonnent, mon esprit s'envole par la fenêtre ouverte jusqu'au rocher sacré de l'Acropole, dont un coin de marbre, tout clair sous le scintillement doré des étoiles au fond du ciel, écorne l'azur d'une tâche lumineuse.

* * *

L'Acropole! ce soir encore, comme tantôt, l'Acropole me fascine. A Rome, à Florence, dans les antiques cités de la Toscane ou de la Sicile, j'errais au hasard, sans autre guide que ma fantaisie, par le dédale des rues larges ou étroites, amusé tout autant peut-être par les tableaux pittoresques saisis au tournant des humbles *vicoli*, par les mille vestiges parsemés de tant de peuples, de tant de civilisation successives, que par les monuments grandioses et les musées pleins de chefs-d'œuvre. Mais ici, comme une force invisible m'a dès le premier pas attiré vers la merveille, et tout le jour, comme un moucheron jamais lassé agite son volitement tremblant dans une traînée de soleil, je me suis hypnotisé dans le rayonnement de la ruine glorieuse.

Hier, quand du pont du paquebot j'ai vu pour la première fois s'affirmer au bord lointain des flots la ligne nette des montagnes attiques, sur le fond vapoureux du Parnès et du Pentélique, l'Acropole déjà découpait sa masse blanche, et je croyais apercevoir encore, au sommet de la citadelle, l'éclair qu'allumaient jadis dans l'azur la lance et le casque de bronze d'Athéna Promachos. La statue colossale n'est plus depuis des siècles, et depuis des siècles les marins qui tournent le cap des Colones ont cessé de saluer de leurs chants la soudaine apparition ; mais le mont est resté, piédestal sublime, et c'est là maintenant le phare où se fixent les yeux impatients. Il grandit, à mesure que le vapeur fend des eaux plus proches du rivage ; il grandit encore, absorbant les regards, car c'est lui le centre de cette terre promise, lui dont je n'ai pu détacher ma pensée ni mes sens ; lui que mes yeux cherchaient en débarquant, par delà le Pirée, que mes yeux suivaient, tandis qu'un landau poudreux m'entraînait vers Athènes, lui que je voyais encore et que je voyais seul, écrasant de sa beauté, obscurcissant de sa gloire l'ambitieuse et mesquine ville moderne étalée à ses pieds.

L'Acropole ! nom brillant et sonore, évocateur des légendes mystérieuses et des histoires épiques ; théâtre grandiose où s'épanouirent les génies de Périclès et de Phidias ! A travers les vastes rues poussiéreuses, les places brûlantes, les boulevards ombragés de poivriers, orgueil de la cité jeune et riche, c'est à tes ruines prestigieuses, dont l'ombre vive s'allonge sur les hôtels fastueux, que j'ai couru d'une haleine. Mais au moment de l'escalade, comme un respect religieux m'attachait au pied du mont, sur ces flancs abrupts, hérissés de marbres, d'où la vue s'étend si belle sur la plaine où s'est creusé le lit caillouteux de l'Ilissos, jusqu'aux pentes violacées de l'Hymette. Parmi ces débris confus de temples et de théâtres, reculée de deux mille ans en arrière, emportée loin du monde réel, l'âme se fait attique, et revit cette vie charmante des fils légers d'Athènes, insoucians et libres au milieu des chefs-d'œuvre.

Et voici d'abord, creusant au flanc du roc sa courbe élégante et pure, le théâtre de Dionysos. Les rangs pressés des gradins s'évasent en s'étageant autour de l'orchestre dallé de marbre, coupés par sections en forme de coins, avec, ça et là, les taches des piédestaux qui supportèrent, au temps des flatteries ignominieuses, les images des empereurs, avec les amples fauteuils majestueux des prêtres, décorés de fins reliefs. Voici la place où le chœur évoluait autour de l'autel sacré, et derrière, soutenue par les épaules de Silènes grimaçants et velus, la scène où des bouches largement tragiques des masques s'échappaient les dialogues sublimes, les lyriques douleurs des Œdipe et des Philoctète ; où par l'horrible et grotesque rictus des masques comiques grinçaient jusqu'au faite des gradins, sur quinze mille spectateurs secoués de rire inextinguible, les sanglantes satires et les obscénités énormes des Eupolis et des Aristophane.

Je me figurais, dans le théâtre restitué en toute sa fraîche nouveauté, tel que l'avaient admiré les contemporains de Lycurgue l'orateur, la foule immense secouée d'un grand frisson patriotique à quelque représentation des Perses d'Eschyle. Les petits-fils des héros de Marathon et de Salamine frémissaient au glorieux récit des triomphes, et leurs applaudissements orgueilleux éclataient, quand paraissait Xerès, vaincu, fuyard, humilié ; quand Darius, grande ombre éplorée, sur la scène lugubre, près d'Atossa, la vieille reine lamentable, jetait le gémissement des malheurs et des hontes de sa race. Car des dangers

ATHÈNES. — THÉÂTRE DE DIONYSOS.

de la patrie était sortie sa gloire éternelle ; derrière les spectateurs se dressait le mur de la citadelle sainte, relevée resplendissante du pillage et de l'incendie, et devant eux, par delà les cîmes ondulées de l'Hymette, ils devinaient Marathon, la plaine épique ; et sur leur droite ces flots bleus qui, doucement heurtés aux promontoires de Mounychie, venaient mourir aux sables dormants du Phalère, ces flots harmonieux et si clairs, tout à l'heure battaient les rocs de la blanche Salamine, dont le profil courait là-bas, au-dessus de la colline des Muses.

Où bien c'était, au sortir de quelque drame poignant où se déroulaient les destinées horribles des fils de Tantale ou de Labdacos, la gaieté bruyante des tribus poursuivant de huées caustiques ses héros de la veille, du jour ou du lendemain, et faisait payer à ses flatteurs ou à ses fantoches leur popularité éphémère ; c'était le peuple se moquant de Démos, et d'un coin à l'autre, dans l'amphithéâtre éclatant de soleil et de joie, la verve d'Aristophane s'épanchant à longs flots salés.

Certes, bien d'autres encore ont depuis lors trouvé le secret des larmes et du rire ; mais où sont maintenant les poètes grandiloquents dont la voix profonde ou perçante suffirait à remplir d'horreur et de gaieté cet immense théâtre où tenait toute une ville ? Il faut à nos auteurs nos salles fermées, sombres et mortes, où tout est faux, où tout est mesquin et réduit à leur taille. Que feraient-ils, et que vaudraient leurs vers misérables enflés par la bouche énorme des masques, et lancés dans l'air libre, sous le ciel ensoleillé, sur des milliers et des milliers d'hommes tumultueux ?

* *

Cède-je donc à la magie des grands noms et des grandes époques ? ou sinon, au sortir du théâtre de Dionysos, si maltraité par les siècles, pourquoi son voisin et son rival, l'Odéon d'Hérode Atticus, a-t-il produit sur moi une impression si différente ? Pourquoi tout le faste et toute la magnificence que déploya le puissant Syrien n'ont-ils pas réussi à m'émouvoir ? Le théâtre de Dionysos, tel qu'il nous reste encore, est, au flanc de l'Acropole où se creuse mollement sa conque, un ornement d'une harmonie très juste et très douce ; ses marbres blancs, sur le gris du roc, tranchent sans dureté et rappellent au pied de la citadelle les blancheurs dorées du Parthénon qui les couronne ; l'on sent flotter d'un monument à l'autre comme l'esprit d'un même temps, d'un même art et d'un même génie ; il me plaît même que l'édifice soit ruiné, comme est ruiné tout près de lui le temple d'Asclépios. Mais l'Odéon d'Hérode Atticus, par sa masse lourde et sombre, coupe mal à propos la ligne pure du paysage ; le mur arrière de la scène, malgré le décor de sa colonnade, arrête et offusque les regards. D'ailleurs, à qui s'assied au plus haut des degrés, la déclivité trop vive donne comme le vertige, et la vue plonge comme dans un précipice dont malaisément le fond est visité par la lumière. Si le fastueux Hérode a par ce monument immortalisé le nom de son épouse Régilla en même temps que le sien même, il a condamné à un fâcheux parallèle l'art de l'Empire déjà décadent avec l'art de la Grèce classique.

* *

A travers les débris informes qui de l'un à l'autre théâtre encombrant le versant septentrional de l'Acropole, j'ai gagné l'humble poterne qui donne accès dans la citadelle. Mais au moment de heurter à la porte basse, une nouvelle hésitation m'a retenu. J'ai voulu m'éloigner encore, et, tournant autour du rocher, le fixer en mes yeux ravis sous de nouveaux aspects. J'ai passé devant la porte de Beulé, petite, étroite, enfoncée entre les deux bastions, perdue au bas de la pente informe que surplombent les majestueuses Propylées ; puis j'ai voulu, faisant un retour brusque, suivre le pied du mur septentrional comme j'avais suivi le mur du sud ; mais l'escalade est impossible sur la pente raide où s'amoncellent en tas

THÉÂTRE DE DIONYSOS.
Silène et bas-reliefs soutenant la scène.

glissants les terres rejetées d'en haut au temps des fouilles. D'ailleurs il faut descendre plus bas pour contempler le mur de Thémistocle, hâtif entassement de fûts de colonnes et de triglyphes, de marbres recueillis et assemblés au hasard parmi les ruines fumantes des temples, pieux souvenir des dangers de la patrie qu'a toujours conservé, au temps de la splendeur, Athènes reconnaissante. C'est de là-bas, de la place où reste encore debout le temple de Thésée, qu'il faut contempler dans son développement harmonieux la ligne de l'Acropole. La muraille, irrégulière, se découpe sur le ciel avec une précision sans dureté, brisée ici par la masse éventrée du Parthénon, là par le fin profil de l'Erechtheion, plus près encore par les murailles polies et dorées des Propylées, tandis que le petit temple de la Victoire Sans Ailes se détache sur la droite avec son élégance de coffret ciselé. En arrière, traçant haut dans l'azur les arêtes de son fronton gigantesque, le mont Pentélique sert de fond au tableau grandiose.

De nulle part les yeux n'embrassent mieux la ruine et ne se laissent mieux ravir à sa beauté. Même la mélancolie des chefs-d'œuvre mi-écroulés n'envahissait pas ici mon âme, tant la marque du génie est encore vivement écrite dans l'harmonie profonde des lignes et des couleurs, tant ces marbres, secoués par la folie des hommes et la cruauté des siècles, gardent encore, tout délabrés et branlants, de vie glorieuse et triomphante.

* *

Et le contraste m'a saisi de l'Acropole détruite et vivante avec le temple auquel je m'adossais, si bien conservé, mais si triste, avec le voisinage de ses mornes cyprès. Il est seul au fond de la vaste esplanade sans ombre, au sol d'une blancheur crue, comme le Mausolée d'une Athènes très antique, depuis longtemps morte, depuis longtemps oubliée. Certes, l'archéologue qui voit l'édifice ayant souffert à peine des atteintes du temps, complet, si l'on excepte le toit et l'ornement de ses acrotères; qui peut encore, pour le consoler de la perte des frontons, admirer les restes des métopes et des frises, l'archéologue doit aimer le Théseion qui permet de si nombreuses et de si fécondes études, que l'on peut mesurer dans ses moindres détails comme un précieux modèle de l'architecture dorique. Nul temple, parmi les temples d'Athènes et peut-être de la Grèce, n'est plus facile à connaître, à restituer ainsi par la pensée ou le dessin dans toute la richesse de sa forme et de sa couleur antiques; nul autre peut-être, à défaut du Parthénon, le type incomparable, ne dit mieux la perfection des émules d'Ictinos et de Mnésiclès; et l'amour jamais égalé du simple et du sobre, du grand sans effort et sans emphase.

Mais tandis que le Parthénon dresse sa silhouette en pleines ruines, parmi le chaos des colonnes et des architraves écroulées, à côté de vieux temples comme lui mutilés et chancelants, bien au-dessus des vulgarités modernes, le Théseion s'est comme avili au contact d'une civilisation mesquine. Une place toute nue, vaste et soigneusement unie, s'étale devant son flanc droit, tandis qu'au-dessous de lui, sur la gauche, à courte distance, se pressent les masures d'un faubourg; tout près, dans la gare bruyante, sifflent les locomotives, et la fumée vient chaque jour incruster sa suie noire dans le marbre qu'elle souille. Que dis-je? Hier encore, dans la cella bien close, reposaient pêle-mêle sous la garde d'un pallicare invalide des statues, des bas-reliefs, des stèles couvertes d'inscriptions, réunis en un désordre tout administratif; le temple saint, ô rage utilitaire, n'était plus qu'un musée confus, une lamentable *apothèque*!

* *

C'est lui cependant dont la double frise heureusement conservée sous les caissons des péristyles rivalise si bien avec la frise des métopes du Parthénon qu'on se demande encore laquelle a servi de modèle à l'autre. Voici les premiers bas-reliefs que je vois à Athènes;

LE THÉSEION.
Façade restituée par Paulin.

quelle fougue sagement contenue dans ces luttes épiques de Lapithes et de Centaures qui ornent le mur de l'ouest ! quels groupes hardis et simples ! quels enlacements brutaux, non sans élégance, de lutteurs fabuleux, géants d'audace héroïque, monstres à double corps d'athlète et de coursier ! La frise de l'est, peut-être la lutte de Thésée contre les Pallantides, ces géants à moitié dieux, à moitié hommes, est bien plus mutilée ; mais que l'ordonnance est savante des trois groupes qui la composent ; au centre, au-dessus de la porte, Athéna, Zeus, Héra, et devant eux trois combattants ; à gauche, quatre guerriers enchaînant un ennemi tombé à genoux ; à droite, cinq guerriers dressant un trophée de victoire. Certes, cela reste loin des sublimes Panathénées, de leur pompe si noble et par instants si poétiquement familière, des exquises élégances des canéphores, des gravités souveraines des vieillards, des robustes souplesses des cavaliers, jeunesse dorée, chère espérance d'Athènes ; mais cela laisse bien loin aussi, par la correction du dessin, la sage composition, le sentiment juste du décor, la trop célèbre frise du temple de Phigalie, dont me viennent à la mémoire les combats prétentieux et compliqués, parfois burlesques à force de recherche, et les corps petits, trapus et lourds !

* * *

Enfin j'ai vu de près le chef-d'œuvre.... A pas lents je me suis éloigné du Théséion, les yeux fixés sur la muraille dont les pierres jalouses enseignent et cachent la ruine idéale ; j'ai remonté les chemins bordés de marbres ; j'ai gravi le rocher vieux comme Cécrops que les chèvres et les bœufs des sacrifices ont lentement strié des traces de leurs ongles ; j'ai franchi l'escalier déblayé par Beulé au nom de la France, et les noirs degrés qui supportent les portiques étincelants de Mnésiclès. L'imposante majesté des portes monumentales me disait : arrête ! mais le désir du temple me poussait d'une force invincible, et tout à coup le Parthénon m'est apparu dans toute sa splendeur.

Le soleil, s'inclinant déjà sur l'horizon, le frappait de rayons obliques. Mais ce n'était point cette lumière de feu qui aveugle, et découpe les ombres dures, la lumière classique d'Orient que j'attendais, au souvenir de mes lectures, et dans laquelle plus d'une fois aussi, dans notre Provence, cette Grèce de France, ou dans notre Algérie, cette Grèce d'Afrique, j'ai vu flamber de si belles ruines. Le printemps tardif réveille à peine, en cette fin de mars, la verdure endormie là-bas dans la plaine et aux flancs des collines, et sur le ciel d'azur pâle, d'une transparence infiniment limpide, le temple accusait sans sécheresse ni rudesse sa blanche silhouette dentelée.

* * *

Je me suis arrêté devant la face occidentale, qui d'abord s'offre à la vue, et j'ai compris l'admiration des artistes et des voyageurs ; j'ai subi l'émotion qui saisit même les plus profanes en présence d'un spectacle si beau. Pourquoi l'édifice, si maltraité du temps et des hommes, coupé en deux par les explosions et les bombes, violé par les rapines de lord Elgin et de ses tristes émules, disloqué, mutilé, dans le décor presque entièrement pillé de ses frontons et de ses frises, sans la parure éblouissante de ses vives couleurs et de ses chaudes dorures, pourquoi la ruine du Parthénon donne-t-elle à l'esprit une jouissance si pleine et si profonde ? Pourquoi Ictinos et Callicratès, les sublimes architectes, et Phidias, le sublime sculpteur, apparaissent-ils ainsi qu'en rêve, comme les dieux de l'art antique ?

Il m'est bien difficile encore d'analyser ce que j'ai senti ; sans doute est-ce un plaisir exquis des yeux que caresse une harmonie parfaite de lignes sans incohérences, et de teintes fondues sans taches dures ; et tout à la fois une joie instinctive de l'esprit que satisfait pleinement un idéal réalisé de simplicité savante, de grandeur sans emphase et sans tapage, de goût impeccable, d'accord absolu entre la conception artistique de l'œuvre

LE PARTHÉNON. — Façade occidentale.

et son exécution matérielle. Peut-être aussi est-ce le décor admirable du roc où s'est comme insinuée une légère buée violette, et que tache à peine par touffes rares la verdure tendre des jeunes asphodèles et des câpriers, où par place éclate la candeur des marbres écroulés, et le cadre du sobre paysage attique, le mont Lycabette, flèche sauvage de granit plantée fièrement dans l'azur, devant la pyramide du Pentélique changeant que rapproche la limpidité inaltérable de l'air bleu. Et peut-être encore dois-je faire la part de mon éducation classique, de l'histoire et de la poésie dont les souvenirs en foule assaillent ma mémoire, et du rêve longuement caressé de ma jeunesse, qui, grâce aux dieux, n'est plus un rêve ? Est-ce tout simplement que je l'ai conquise enfin, cette Grèce si ardemment souhaitée, dont le désir si souvent m'a fait redire avec le troublant poète :

Grèce, mère des arts, terre d'idolâtrie,
De mes vœux insensés éternelle patrie !

* *

Puis, comme j'entrais à travers la haute colonnade dans le sanctuaire dévasté, un regret m'a serré le cœur, mêlé de colère pour l'insouciance de la nature qui ruine impassible les œuvres du génie, pour la brutalité des hommes, plus acharnés que la nature même à détruire à jamais leur propre gloire. Un grand respect est né dans notre siècle, pourtant vieux et sceptique, pour l'art et pour ses chefs-d'œuvre ; la Grèce, arbitre de ses destinées, absorbée dans un songe, dont il faut louer tout au moins la noblesse, de restauration chimérique, protège l'héritage de ses lointains aïeux, et ce qui reste du plus beau des temples n'a plus rien à craindre que de l'ébranlement de son socle de granit.

Mais qui lui rendra le diadème de ses frontons, la ceinture de ses métopes, et ces jeunes filles, et ces brillants cavaliers, et ces vieillards, et ces prêtres, et ces dieux si familiers et si sublimes, cette frise incomparable dont quelques bas-reliefs à peine, encore en place autour de la cella, semblent, sous la couche de fumée turque qui les déshonore, porter le deuil de leurs frères exilés ? Qui restituera dans son premier éclat et dans son indissoluble unité l'édifice où mieux que jamais au monde l'architecture et la sculpture, ces deux sœurs tant de fois ennemies, ont allié leur raison, leur sage fantaisie et leur richesse pour le triomphe de l'art grec ?

Certes j'admire et j'envie ces architectes qui de nos jours, à force de mesures et de calculs patients, d'étude passionnée, d'imagination et de science, ont voulu faire revivre sur le papier au moins le temple fameux, tel qu'il se dressait jadis, il y a vingt-trois siècles, dans sa jeunesse radieuse, aux yeux des Athéniens éblouis. D'aucuns, qu'a tentés le miracle de cette résurrection, ont déployé toutes les ressources d'un art bien pénétrant, et la Muse attique, vraiment, semble s'être réveillée à leur appel pour les effleurer de son souffle. Mais ce ne sont, hélas ! que des images qui, toutes belles, sont imparfaites ; il leur manque la vie, et je ne sais quelle illusion féconde, qui n'appartient qu'à l'esprit et au rêve.

* *

Aussi, sans me rappeler tantôt ces restaurations fragiles, j'aimais, sous l'abri des portiques ombreux, à me figurer que la ruine, avec ses murs découpés et chancelants, ses colonnes décapitées, ses frontons à demi démolis, tous les marbres amoncelés à pied d'œuvre, n'était que le temple encore inachevé. J'étais un de ces Athéniens épris de la beauté plastique que Périclès entraînait à l'Acropole pour saluer Phidias, et suivre jour par jour les efforts du génie à rendre l'antique citadelle d'Érechthée digne des dieux de la patrie, digne de la vierge Athéna, hardie guerrière, inspiratrice des arts pacifiques, digne des nouvelles destinées d'Athènes libre, puissante et riche. Je me mêlais à la foule de ces

LE PARTHÉNON.
Revers de la façade orientale et intérieur de la Cella.

ouvriers obscurs, dont chacun avait l'âme d'un artiste, qui taillaient, ajustaient et moulaient avec une précision si ingénieuse et si patiente le grain délicat du pentélique; compagnon privilégié, sur les pas du grand stratège, sur les pas d'Aspasie, muse voluptueuse de ces travaux, dont la robe parfumée flottait légèrement parmi les marbres, j'entrais dans l'atelier du maître lui-même, occupé à sa sublime besogne. Et c'est là qu'au milieu de ses disciples devenus ses collaborateurs et ses émules je me représentais Phidias donnant à chacun ses conseils et ses exemples, aidant l'un, gourmandant l'autre, soufflant à tous la belle ardeur de son ambition et de son génie, conversant, dessinant et sculptant tour à tour, Phidias, l'âme toute-puissante de ce bataillon sacré de sculpteurs, de peintres, d'architectes et d'orfèvres dont le nom s'est perdu dans le bruit de son nom, la gloire dans le rayonnement de sa gloire.

* *

Soudain mon rêve s'est fait plus précis et plus brillant encore; j'ai cru voir le temple achevé, quand les prêtres en fête ont consacré le sanctuaire, au jour des Grandes Panathénées. La statue colossale de la Protectrice, toute d'or et d'ivoire, au fond de la cella déjà pleine d'ex-voto précieux et tendue de riches broderies entre les colonnes vivement enluminées, la Parthénos était debout, comme un joyau géant, sur sa base ornée de bas-reliefs; elle s'appuyait sur son bouclier et sur sa lance, symboles de ses vertus guerrières, et tenait sur sa main droite une Victoire d'or; le casque à haut cimier, d'où rayonnaient les sphinx et les griffons, ombrageait de son or le pâle visage d'ivoire aux yeux profonds et doux; sur la poitrine brillait l'égide d'or, bordée de serpents sifflants; elle couvrait chastement les épaules d'où s'avancait la nudité des beaux bras ronds et blancs. La longue robe d'or flamboyait en plis lourds jusqu'aux pieds exhaussés de riches sandales, et tout contre la déesse, sous le vaste bouclier, le serpent, génie mystérieux et familier de l'Acropole, servant emblématique de la Vierge, déroulait la spirale de son corps écailleux, et dardait l'or de sa langue hors de sa tête énigmatique. Les prêtres et les fidèles privilégiés, saisis d'un saint frisson, contemplaient infiniment l'hôtesse divine de cet auguste palais, et cependant, hors de l'édifice, la foule dévote admirait l'ordonnance superbe des portiques, des architraves, des frontons et des frises, dont l'air pur rongeaient le galbe un peu lourd, tous ces marbres rehaussés d'or, de vermillon et d'azur, que le soleil rendait plus doux et pâlisait au contraste de sa lumière brûlante.

* *

Sur le champ bleu des frontons, sur les fronts rouges des métopes encadrées de triglyphes polychromes, les statues et les bas-reliefs saillaient franchement, avec leurs couleurs plus sobres, les blancheurs ambrées des nudités héroïques ou divines, parmi les teintes sombres des chevelures et des draperies. Vraiment les dieux souverains, descendus du ciel, avaient pris corps sous le ciseau de Phidias, et aux yeux des Athéniens émus d'un religieux respect, brillaient d'une beauté immortelle. Ici, sur le fronton oriental, la vierge Athéna jaillissait tout en armes du cerveau de son père; Héphaïstos reculait, émerveillé, brandissant encore la hache miraculeuse, tandis que les Victoires s'élançaient du faite du temple, comme d'un Olympe, et portaient au monde l'étonnante et bienheureuse nouvelle. Là, sur le fronton de l'ouest, Poseidon avec Athéna se disputaient à coups de bienfaits l'honneur de protéger et d'illustrer la ville naissante, la gloire de prendre à jamais possession de la roche Cécropienne; l'olivier pacifique déployait ses jeunes rameaux en face du cheval guerrier qui bondissait hors du sol à l'appel du trident, sceptre des mers; tout autour se pressait le cortège des vieilles divinités attiques, que tous les spectateurs nommaient à l'envi, dont tous dans un concert de louanges célébraient le groupement simple et majestueux, les corps palpitants comme une chair vivante et savoureuse, les draperies

L'ATHÉNA PARTHÉNOS.
Restitution de Loviot.

278

L'ART.

souples et légères, voilant les corps et ne les cachant pas, qui ondulaient à plis frissonnants.

TEMPLE DE ZEUS OLYMPIEN.

Au-dessous, tout le long de la puissante architecture s'égrenaient les tableaux changeants des métopes, si libres dans leur abondante variété, où vivaient en scènes choisies

SOUVENIRS D'ATHÈNES.

279

et habilement agencées les souvenirs des aïeux et des antiques légendes. Les sculpteurs guidés par Phidias avaient, dans ces groupes de pure décoration, au nombre restreint de personnages, donné cours à leur imagination pittoresque, à leur science des mouvements et des jeux de muscles, à la virtuosité de leur ciseau rapide, aussi prompt à tailler en plein marbre l'enlacement des héros destructeurs de bêtes avec leurs victimes, et que les géants Lapithes et les fougueux monstres Centaures.

Enfin, d'un effet moins bruyant, d'un relief moins vit, se déroulait en place plus modeste, comme estompée par l'ombre des portiques, la frise des Panathénées. Ce n'était point, assure-t-on, la procession elle-même, groupée pompeusement selon les rites, et montant de la ville à l'Acropole dans un religieux silence; mais Phidias avait plus simplement dessiné les préparatifs du cortège que la jeunesse d'Athènes et les principaux citoyens faisaient aux vierges Erréphores, lorsqu'elles portaient à la déesse le voile brodé par leurs mains agiles. Inspiration heureuse qui permit au sculpteur amoureux autant des beautés familières que des beautés sublimes, de sacrifier aux Kharites, et de laisser sa fantaisie charmante égayer de notes douces et gracieusement intimes la gravité des cérémonies solennelles.

Voilà les souvenirs, et voilà les tableaux que je veux aller souvent évoquer comme en ce jour. Que d'autres, non moins délicieux, me réservent encore ces autres ruines de l'Acropole exquise : les Propylées, l'Erechtheion, le temple de la Victoire Sans Ailes! Mais aujourd'hui, c'est le Parthénon seul que j'ai voulu contempler, et reprenant à regret ma route, j'ai clos mes yeux aux rayons allicians de tous ces marbres; car je veux du spectacle si longtemps souhaité garder une impression simple et sans alliage, que ne vienne atténuer ni troubler aucune impression voisine, aucun souci de comparaison subtile; je veux, de longues années encore, revivre à mon gré, dans toute leur unité forte, mes heures de contemplation et de songerie...

Une image cependant, une seule, viendra se joindre à l'image dont j'ai voulu fixer dans ces pays un faible reflet; comme je descendais la route triste qui contourne la citadelle, je me suis quelques instants arrêté devant les piliers colossaux du temple de Zeus Olympien.

Elevant haut dans le ciel leur tête fleurie d'acanthes au fond d'une vaste esplanade vide, et se guindant jaloux presque au niveau de l'Acropole, ils appellent de loin et retiennent les yeux les plus distraits. Et malgré moi j'ai regardé la ruine géante, sans regret ni remords, puisqu'elle gravait plus profondément en mon âme la beauté du Parthénon incomparable. Ces colonnes orgueilleuses, les plus hautes des temples d'Europe, restent seules de l'édifice immense qui, commencé sous Pisistrate, fut terminé par l'empereur Hadrien. Certes l'effet en est grandiose; nulle ruine ne dit plus clairement ce que fut le faste de Rome greffé sur le génie d'Athènes; mais nulle part non plus ne paraît mieux le vain effort de l'art qui prend l'immense pour le sublime et le riche pour le beau. Rêve démesuré de générations impuissantes, l'Olympieion est comme le symbole des ambitions stériles. Les troncs vertigineux de ses colonnes trop pressées, dont les corbeilles feuillues portent une architrave si grêle, semblent les futs décapités d'une forêt inutile. Le Parthénon est le chef-d'œuvre dont la perte inconsolable amoindrirait le patrimoine de l'art; mais que l'Olympieion s'écroule au branle des tremblements de terre; que ses seize colonnes s'allongent et s'alignent sur le sol, à côté de la colonne abattue déjà, où s'adossent ce soir les pallicares, humant, la cigarette aux lèvres, quelque souffle de brise errante; que la terre peu à peu s'amoncelle au creux des cannelures, ensevelissant à jamais la ruine, qu'importe? Elle n'est que le gigantesque et féérique décor de décadence de l'Athènes impériale.

PIERRE PARIS.

Titre de Martinet pour « Tom Jones ou l'Enfant trouvé, imitation de l'Anglois de M. H. Fielding,
par M. de La Place, Londres et Paris. MDCCLXVI. »

TOME LIX

1

Fol. V29